

## Laval théologique et philosophique



NEWMAN, *L'idée d'université*. Traduction de Edmond Robillard et Maurice Labelle. Introduction et Notes de Edmond Robillard. Textes newmaniens publiés par L. Bouyer et M. Nédoncelle. Paris, Desclée de Brouwer, 1968. Un vol. (11 x 17 cm) de 514 pages

Alphonse-Marie Parent

Volume 26, numéro 3, 1970

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1020195ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1020195ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Laval théologique et philosophique, Université Laval

### ISSN

0023-9054 (imprimé)

1703-8804 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer ce compte rendu

Parent, A.-M. (1970). Compte rendu de [NEWMAN, *L'idée d'université*. Traduction de Edmond Robillard et Maurice Labelle. Introduction et Notes de Edmond Robillard. Textes newmaniens publiés par L. Bouyer et M. Nédoncelle. Paris, Desclée de Brouwer, 1968. Un vol. (11 x 17 cm) de 514 pages]. *Laval théologique et philosophique*, 26(3), 317–318. <https://doi.org/10.7202/1020195ar>

Tous droits réservés © Laval théologique et philosophique, Université Laval, 1970

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

**é**rudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

même fréquemment qu'il diffère la critique pour être fidèle au commentaire. Il ponctue toutefois ce commentaire de multiples réserves, sans montrer les fondements de ces réticences. Il a certes bien compris et montré le contenu positif des diverses positions bergsoniennes. Il est d'ailleurs nécessaire au commentateur de souligner les insuffisances du texte étudié. Mais une telle critique de ces insuffisances devrait être basée sur de clairs motifs. Le lecteur risque autrement d'être trop souvent appelé à deviner ces raisons... ou à faire des actes de foi.

Ce volume est en somme très précieux pour qui veut se laisser guider dans l'œuvre d'un auteur à la fois aussi clair, aussi profond et aussi subtil que Bergson.

Roger EBACHER

NEWMAN, *L'idée d'université*. Traduction de Edmond Robillard et Maurice Labelle. Introduction et Notes de Edmond Robillard. Textes newmaniens publiés par L. Bouyer et M. Nédoncelle. Paris, Desclée de Brouwer, 1968. Un vol. (11 x 17 cm) de 514 pages.

Cette traduction de l'ouvrage classique de Newman remonte déjà à 1968. On connaît la composition de cet ouvrage. Converti en 1845, prêtre depuis 1847, Newman était nommé en 1851 par son ami l'archevêque Paul Cullen, directeur-fondateur d'une université catholique à Dublin, sur le modèle des universités de Göttingen et de Louvain. Avant de procéder à la réalisation de ce projet, qui d'ailleurs s'avéra un insuccès, on le pria de faire une série de conférences pour attirer sur la nouvelle institution l'attention d'un public qualifié. Ce sont ces neuf conférences prononcées en 1852 qui constituent *L'idée d'université*, l'un des ouvrages les plus admirés et les plus cités de Newman.

Il faut avouer que la conception que Newman se faisait de l'université diffère un peu de celle qui a cours un siècle après. 1852 est l'année de la fondation de l'Université Laval. Nous sommes en 1970.

Dans sa préface, Newman nous dit que la conception qu'il se fait d'une université

dans ces *Conférences* est « celle d'un endroit où se transmet par l'enseignement l'universalité du savoir ». Il ajoute que « l'objectif visé par l'université est d'ordre intellectuel et non d'ordre moral ». Son protecteur, Cullen, concevait plutôt l'université à la manière d'un séminaire. Newman ajoute aussi « que l'université s'intéresse à la diffusion et au rayonnement plutôt qu'à l'avancement du savoir. Si l'université se proposait la recherche scientifique ou philosophique, je ne vois pas pourquoi elle accueillerait des étudiants ». Cette dernière idée nous surprend un peu, mais il ne faut pas oublier qu'au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle on distinguait en Angleterre les universités des académies dont le propre était de promouvoir la recherche scientifique. Ajoutons qu'aujourd'hui les étudiants sont considérés comme indispensables à la recherche et qu'ils y participent activement.

Comme il s'agissait d'une université *catholique*, Newman soutient que l'Église est indispensable à son intégrité mais que cela ne modifie en rien son caractère fondamental : l'université a toujours pour fonction d'éduquer l'intelligence.

La première conférence nous introduit au principal sujet qui retiendra, tout au long des autres conférences, l'attention de Newman et de ses auditeurs, à savoir l'éducation libérale vs l'éducation professionnelle. C'était alors un sujet de polémique, vieux de cinquante ans, entre Oxford et Edimbourg. Cette dernière reprochait à Oxford le caractère inutile de son enseignement et son exclusivisme religieux.

Dans les autres conférences, Newman défend la *théologie comme branche du savoir et son influence sur les autres branches du savoir*. La quatrième conférence traite de *l'influence des autres branches du savoir sur la théologie*.

Avec la cinquième conférence, Newman s'attaque à la notion d'*utile* en éducation. Il traite d'abord du *savoir qui est sa propre fin, du savoir dans ses rapports avec l'érudition, du savoir dans ses relations avec l'habileté professionnelle*. Le *savoir et le devoir de religion* est le titre de la huitième conférence et les *obligations de l'Église à l'endroit du savoir* terminent la série. On

trouve en appendice le V<sup>e</sup> discours de Dublin : *Le savoir universel envisagé comme une philosophie.*

Inutile de dire que *L'Idée d'Université* regorge d'idées saines, admirablement bien présentées, que l'on voudrait voir se perpétuer à travers tous les changements dont Newman accepterait lui-même la nécessité, non sans les avoir discutés avec toutes les nuances de son discours.

A.-M. PARENT

Paul GUILMOT, S.J., **Fin d'une église cléricale ?** Paris, Les Éditions du Cerf, 1969.  
Un vol. (13 x 21 cm) de 364 pages, 30 frs.

Le P. Holstein, S.J., professeur à l'Institut catholique de Paris, nous dit dans la préface de ce volumineux ouvrage que « ce travail, commencé modestement, comme le bilan de recherches poursuivies sur vingt ans, apparaîtra sans doute comme la première histoire d'une évolution radicale de l'ecclésiologie ».

Faisant l'histoire du laïcat dans l'Église, depuis le dernier quart de siècle, le P. Guilmot nous avertit qu'il s'en est tenu surtout à la France et à la Belgique où le cardinal Cardijn joua un si grand rôle de pionnier. Si la France est surtout l'objet de ce volume, c'est que ce pays a connu, entre 1945 et 1970, une fermentation théologique exceptionnelle et fut le lieu d'expériences pastorales privilégiées. Ces vingt ans qui ont précédé le Concile Vatican II ont de toute évidence préparé cet événement important qui a renouvelé complètement la doctrine du laïcat dans l'Église. Pendant ces vingt années, le laïcat fut un problème planté au cœur de l'Église. Il l'était encore au moment où se préparait le schéma sur la Constitution de l'Église « *Lumen Gentium* ». Le chapitre III de ce document conciliaire devait être consacré au laïcat alors que le second l'était à la hiérarchie et au sacerdoce. Mais on se rendit compte qu'avant de diviser ainsi l'Église entre sacerdoce et laïcat il fallait la présenter comme un tout : *le peuple de Dieu* ; les mêmes traits distinctifs se retrou-

vent chez tous les baptisés : évêques, prêtres et laïques. Aujourd'hui, c'est plutôt le prêtre qui fait problème. C'est à ce problème que la théologie contemporaine est appelée à s'attaquer.

Comme il est impossible de résumer dans un compte rendu l'ouvrage du P. Guilmot, contentons-nous d'en faire voir la richesse historique et théologique en soulignant les différentes parties ; elles sont au nombre de quatre.

1. *Le tournant des années 1945 : l'ouverture au monde*, subdivisé en trois chapitres : Une vision sereine : le Père de Montcheuil ; une remise en question : E. Mounier et M. Montuclard ; une impulsion nouvelle : le cardinal Suhard. Rappelons-nous qu'en 1943, l'archevêque de Paris eut le courage de signaler la nette rupture en France entre l'Église et les masses ouvrières.

2. La deuxième partie s'intitule : *À la recherche d'un équilibre* et nous parle de l'itinéraire de la revue « *Masses ouvrières* », de la position des « *Cahiers du clergé rural* » et surtout de l'ouvrage célèbre du P. Congar : *Jalons pour une théologie du laïcat*. « Le plus bel éloge que l'on puisse faire du livre du P. Congar, c'est qu'il a été véritablement un jalon sur la route qui a mené à ce renversement de perspectives en ecclésiologie et le plus bel espoir que l'on puisse formuler, c'est que l'auteur nous donne un jour ce traité de l'Église qui tiendrait compte de la nouveauté de *Lumen Gentium* et en serait le commentaire fidèle ». M. Guilmot signale en passant que Mgr Philips, de Louvain : *Pour un christianisme adulte* et M. Chavasse, de Strasbourg : *Église et apostolat*, ont aussi « approfondi le problème du laïcat et sont à leur manière témoins d'une époque ».

3. La troisième partie, plus courte, traite des *questions qui demeurent* : ce sont les articles du Père Rahner sur l'Action catholique et celui du P. Baumgartner avec la réponse de « *Masses ouvrières* ». Ce sont surtout les deux discours de Pie XII aux deux congrès mondiaux pour l'apostolat des laïques en 1951 et en 1957. L'auteur conclut que Pie XII, en dépit de la réforme de vocabulaire et de structure proposée, ne